

avait pris les devants sur la rapacité franque et sur le fanatisme ottoman. Évidemment ce dragon devait avoir d'étranges communications avec les démons, dieux déchus, héros damnés. Vainement ce commensal d'Apollon pythien, ce contemporain des Pausanias et des Thémistocle, ce triomphateur de Platée se montrait-il d'une complaisance à toute épreuve; vainement, dans les solennités byzantines, grâce à un ingénieux système hydraulique, poussait-il la condescendance jusqu'à verser de sa triple gueule d'airain le vin, le lait et l'hydromel : on restait persuadé qu'il y avait de la diablerie dans son fait. Sous l'empereur Théophile, le patriarche de Constantinople, qui se piquait de sorcellerie, avait trouvé un moyen ingénieux de débarrasser son maître de trois ennemis redoutables. A minuit il se rendit à l'hippodrome avec trois hommes armés de marteaux, chacun d'eux leva son marteau sur une des trois têtes du dragon; le patriarche prononça des formules cabalistiques, les bras retombèrent, mais deux têtes seulement furent brisées du coup. L'autocrator n'était débarrassé que de deux de ses ennemis! Plus tard un autre acte de superstition en sens contraire fit réparer cette mutilation. Un sultan des Turcs, Mahomet II, Mourad IV ou Soliman le Magnifique, — on ne sait pas bien, la chose a dû aussi se produire plusieurs fois, — ne put contenir son zèle pieux à la vue de ce monument de l'idolâtrie, et d'un coup de sa masse d'armes abattit une tête du serpent, mais, au récit des historiens, un phénomène étrange se produisit. Ce serpent d'airain, comme celui de Moïse, avait la vertu d'éloigner les serpents de Constantinople : lui brisé, ils recom-